



La Section clinique de Nantes
2025-2026 :

*Comment s'orienter dans la clinique
à partir de la notion de sujet de
l'inconscient ?*

Le Séminaire théorique

Lecture de Jacques Lacan « *Le Séminaire*, livre XII, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse* », texte établi par J.-A. Miller, Paris Seuil & Champ freudien Éd., 2025.

Séance 4, le 7 février 2026, chapitres VIII et IX

L'identification numérique et les autres

Jean-Louis Gault

Sens et signification

Avant de commenter les leçons VIII et IX du Séminaire XII, je voudrais revenir sur deux questions qui n'ont pas cessé de me tracasser, et auxquelles j'ai essayé d'apporter une réponse. La première question concerne la différence entre sens et signification, sur laquelle nous avons, à de nombreuses reprises, buté. Partons de la différence entre énoncé et énonciation pour s'y retrouver. Tout énoncé comporte nécessairement une énonciation, quelle qu'elle soit. Le sujet de l'énonciation étant celui qui parle. La logique ne traite que des énoncés, sur lesquels elle se prononce, pour leur attribuer une valeur de vérité. La linguistique elle-même ne s'intéresse qu'aux énoncés. Elle porte une appréciation sur la grammaticalité de l'énoncé, pour vérifier que l'énoncé est bien formé ou pas. La courte phrase : « Colorless green ideas sleep furiously » sur laquelle débute le Séminaire, est empruntée au linguiste Noam Chomsky. Celui-ci raisonne sur cet énoncé, sans égard à une quelconque énonciation. La phrase est considérée par lui comme dépourvue de signification, même s'il considère qu'elle est grammaticalement correcte. Lacan, commentant cet exemple, montre qu'on peut donner une signification à cette phrase. Et il conclut, d'une manière plus générale, qu'une phrase grammaticalement correcte, a nécessairement une signification.

Tant que nous débattons de la signification, nous demeurons nécessairement au niveau de l'énoncé. Et cette partie de la linguistique ou de la grammaire qui traite de la signification, relève de ce qu'on appelle la sémantique. Il est vrai que la linguistique, à un certain moment, s'est intéressée à l'énonciation. À ce titre, Émile Benveniste – dont j'ai suivi pendant de nombreuses années les cours de son dernier élève, le professeur Emmanuel Laroche – a été un

précurseur avec son étude des pronoms personnels. Dans cette perspective du linguiste, il s'agit de considérer que le pronom personnel *je*, désigne dans l'énoncé le sujet de l'énonciation. Celui-ci, le sujet de l'énonciation, étant considéré comme l'auteur de l'énoncé. Le sujet de l'énonciation étant représenté dans l'énoncé par le pronom personnel *je*, où il est sujet de l'énoncé. Ce point de vue conduit à l'identification du sujet de l'énonciation à celui qui parle effectivement. Cela comporte d'identifier le sujet de l'énonciation avec le sujet de l'énoncé.

L'analyse de Lacan est à rebours de ce point de vue linguistique, dans la mesure où il maintient un écart irréductible entre le sujet de l'énoncé et le sujet de l'énonciation. Le sujet de l'énoncé est le sujet grammatical. Dans une phrase qui contient le pronom personnel *je*, les lois de la grammaire veulent en français que le verbe qui va être utilisé s'accorde avec la première personne. Le sujet de l'énoncé *je* est le sujet grammatical, tandis que le sujet de l'énonciation est à situer au niveau du sujet de l'inconscient. De sorte que ce sujet de l'énonciation, ainsi considéré comme sujet de l'inconscient, n'est pas à confondre avec l'individu qui prononce la phrase, c'est-à-dire qui produit l'énoncé. C'est un exercice assez amusant de commencer une phrase par un *je*, qui n'est pas attribué à celui qui prononce la phrase. On ainsi obtient immédiatement un effet sur le public. Un de nos collègues avait commencé un exposé par : « Je suis un imbécile... », puis après une interruption il poursuivait : « ... disait mon père ». Vous constatez que *je*, ne renvoie pas nécessairement à celui qui parle. Dans cet exemple *je* se réfère au père du sujet. Cette simple remarque montre qu'il y a la nécessité de distinguer celui qui parle, qui articule la phrase, et le sujet de l'énonciation, qui est tout à fait autre chose.

À partir de ces considérations, on peut dire que le sujet de l'énonciation n'est nullement à rabattre sur le *shifter*, c'est-à-dire le pronom personnel *je*, présent dans l'énoncé. Ce sujet de l'énonciation, il est à situer ailleurs. Lacan a maintes fois cité cet exemple où le sujet de l'énonciation est représenté par le *ne* explétif de la grammaire française. Il y revient une nouvelle fois ici ¹, où, il situe, dit-il, le *ne* comme la forme la plus radicale de l'instance du *Ich*. Il utilise à dessein le mot allemand pour *je*. Ce *ne* nous rappelle la forme la plus radicale que peut prendre l'instance du *je* dans le langage. Lacan situe le sujet de l'énonciation au niveau du *ne* de la phrase, au niveau de ce *ne*, dit explétif. Il ajoute qu'il a « essayé de faire supporter par ce petit *ne* fugitif dont on peut se passer dans le langage, et qui s'incarne dans *Je crains qu'il ne vienne*, ou dans *Avant qu'il ne vienne* – [l'] instance fugitive du sujet qui se dit de ne pas se dire ² ».

L'énoncé « avant qu'il vienne » est descriptif. Il fait référence à un fait, le fait de « la venue » du personnage désigné par *il*, et mentionne un autre fait qui se situe « avant » cette venue. La signification est sans équivoque, la signification de l'énoncé ne pose aucun problème. Dans l'énoncé « avant qu'il ne vienne », avec le *ne* s'introduit la référence au sujet de l'énonciation. Vous vous prononcez sur la venue du personnage, vous ne vous contentez pas de décrire la venue, vous prenez position. Qu'exprimez-vous avec le *ne* ? Vous dites votre hostilité à sa venue. Avec le *ne* explétif, se fait entendre le sens à donner à cet énoncé, dont la signification elle-même n'a pas varié. Vous exprimez avec le sujet de l'énonciation représenté par *ne*, un sens

¹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XII, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil & Champ Freudien Éd., 2025, p. 196.

² *Ibid.*, p. 196.

que vous donnez à cet énoncé, où il est question de la venue de celui dont on parle, et d'un évènement qui se situerait avant cette venue. Vous ne vous contentez pas de décrire cette situation, vous laissez entendre que vous ne souhaitez pas cette venue. Ainsi, la signification se situe au niveau de l'énoncé, tandis que c'est dans le registre de l'énonciation que le sens trouve sa place. Cette distinction entre énoncé et énonciation, est un moyen de se repérer dans la différence entre signification et sens.

Lacan donne un magnifique exemple de cette disjonction radicale entre énonciation et énoncé, signification et sens, qu'il prélève dans le *Journal* de Dostoïevski de l'année 1873, dont vous avez le commentaire³. Dostoïevski nous narre un échange entre un groupe de quelques personnes, probablement des hommes, qui ont passablement bu. On trouve souvent ce genre de récits dans la littérature russe, chez Tolstoï par exemple. Dans l'exemple de Dostoïevski, un certain nombre de ces jeunes gens vont, à tour de rôle, lâcher une interjection, qui est le simple mot en cinq lettres qui commence par M. À chaque fois il s'agit du même énoncé⁴, qui a toujours la même signification grammaticale. C'est assez simple, il n'y a qu'un seul mot, il n'y a pas beaucoup d'hésitation à avoir concernant la signification de cet énoncé. Mais à chaque fois, vous avez une énonciation différente, et donc un sens différent. Le mot est dit par un premier locuteur avec un ton convaincu où s'exprime donc le sens de la conviction ; un autre adopte un ton interrogateur où le mot prend la valeur d'une interrogation ; un troisième se met à hurler le mot à cinq lettres, etc. Le même énoncé avec une signification identique, dit à cinq reprises différemment, par quatre hommes avinés, cela donne quatre sens différents. Je pense avoir résolu ce premier problème. La signification s'inscrit au niveau de l'énoncé, le sens doit être recherché dans le registre de l'énonciation.

Le recours à la topologie

Passons au deuxième problème. L'autre question qui m'a tracassé, se formule ainsi : pourquoi Lacan a-t-il recours à la topologie ? On en a dit quelques mots déjà, mais j'ai voulu voir s'il était possible d'en rendre compte d'une manière beaucoup plus satisfaisante que ce qui avait été dit jusque-là. Je relève cette affirmation de Lacan : « tout ce qui est créé dans le champ du langage se trouve nécessité à passer par nos formes topologiques⁵ ». C'est ce qu'il s'agit d'expliquer. Si l'on fait référence au fait que l'expérience analytique est une expérience de langage, une expérience de parole, pourquoi est-on nécessairement conduit à passer par des formes topologiques ? Il s'agit d'expliquer pourquoi ces formes topologiques, ces surfaces auxquelles Lacan fait référence, sont nécessairement appelées par le langage. Il faut partir, comme le fait Lacan, de l'esthétique transcendantale de Kant, à quoi il se réfère régulièrement et en particulier à la page 191 : « Les éléments de ce noyau sont plus ou moins bien articulés dans l'esthétique transcendantale de Kant⁶ ». Lacan s'explique dans cette page sur son usage de la mathématique.

³ *Ibid.*, p. 208-210.

⁴ *Ibid.*, p. 210.

⁵ *Ibid.*, p. 202.

⁶ *Ibid.*, p. 191.

Dans ce séminaire et son introduction des surfaces topologiques, il plaide d'une manière amusante la cause d'une de ces surfaces qu'il nomme avec tendresse « cette malheureuse petite bouteille dite de Klein ⁷ », qui n'en peut mais, d'être embarquée dans cette entreprise baroque de l'enseignement de Lacan. Il ajoute : « Ce n'est pas par hasard si c'est dans la mathématique que nous devons chercher notre référence ⁸ ». Ce qui intéresse Lacan, c'est l'évolution des mathématiques depuis leur origine euclidienne, pour ce qui concerne la géométrie tout particulièrement. Cette évolution à l'époque moderne des mathématiques vers une exigence logique s'est de plus en plus accentuée. C'est ce à quoi procède par exemple Frege dans ses recherches sur l'arithmétique, où il s'oriente vers une logification de la matière mathématique. J'ai lu avec attention le volume des *Fondements de l'arithmétique*. C'est lisible, il y a des passages un peu difficiles, mais j'ai pris beaucoup de plaisir à le lire. C'est long, il faut un papier, un crayon. Si Lacan est particulièrement intéressé par la logique, il n'en exclut pas moins la part de l'intuition, et il fait ici référence à l'intuitionnisme d'un auteur comme Luitzen Egbertus Jan Brouwer ⁹. Il fait là allusion à un débat qui a lieu dans la mathématique. Est-ce qu'on peut réduire la mathématique à la logique ? Ou bien y a-t-il un facteur intuitif ? L.E.J Brouwer, lui, plaide pour ce facteur intuitif, d'où le terme intuitionnisme qui lui est attaché dans la mathématique moderne. Brouwer a voulu se dresser contre l'impérialisme du logicisme qui dominait à un moment l'évolution des mathématiques. Cette bataille est aujourd'hui finie. Le logicisme qui dominait dans les mathématiques à l'orée du siècle dernier, a été défait par les démonstrations de Kurt Gödel. Avec ses théorèmes d'incomplétude, celui-ci a démontré qu'il n'est pas possible, par exemple, de logifier totalement l'arithmétique.

Lacan avance ceci : « Il y a assurément un noyau intuitif irréductible, qui donne à notre pensée l'indispensable support des dimensions de l'espace et, fantasmagorie insuffisante, du temps linéaire ¹⁰ ». Le temps linéaire est ainsi qualifié de fantasmagorie insuffisante. Et il ajoute « les éléments de ce noyau sont plus ou moins bien articulés dans l'esthétique transcendantale de Kant ¹¹ ». De quoi s'agit-il ? Je vais dire des choses extrêmement simples qui mériteront d'être éventuellement corrigées. L'esthétique se réfère à l'*aesthesis* grec, c'est-à-dire à l'expérience de la sensibilité, c'est le sens esthétique ou esthésique en français. C'est le sens de la sensibilité, quelle qu'elle soit, cela concerne tous les sens, sans exception : le toucher, le goût, l'audition, la vision, etc. Dans son esthétique Kant entreprend de définir les formes *a priori* de la sensibilité.

Cette esthétique est dite transcendantale, parce qu'elle décrit les formes *a priori*, c'est-à-dire avant toute expérience sensible, qui constituent le cadre dans lequel s'inscrit une expérience sensible quelle qu'elle soit. Avant toute perception, on considère que ce que nous allons percevoir s'inscrit nécessairement dans les deux formes *a priori* de la sensibilité, que sont l'espace d'une part et d'autre part, le temps. Un élément perçu est nécessairement situé dans un espace, soit en haut, en bas, à droite, à gauche, devant, derrière, etc. Dans l'esthétique kantienne,

⁷ *Ibid.*

⁸ *Ibid.*

⁹ Cf. Brouwer L. E. J., mathématicien et philosophe néerlandais (1981-1966).

¹⁰ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XII, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, op. cit., p. 191.

¹¹ *Ibid.*, p. 191.

cet espace est l'espace euclidien, avec ces trois plans et ces trois coordonnées qui définissent la position d'un objet dans l'espace. La deuxième forme *a priori* de l'expérience sensible, c'est le temps. L'élément, qui est perçu, s'inscrit dans la dimension du temps. Vous avez telle expérience sensible qui fait qu'à un certain moment vous voyez, par exemple, Monsieur X traverser la cour, ce qui vous conduit à dire : « j'ai vu Mr X traverser la cour », à la suite de quoi on est fondé à vous demander : « quand ? », pour inscrire cet événement dans la dimension nécessaire du temps.

Je viens de situer ces deux formes *a priori* de l'espace et du temps, dans lesquelles s'inscrit, selon Kant, l'expérience sensible, celle de l'espace euclidien, et celle du temps linéaire. C'est là qu'intervient le recours à la topologie, chez Lacan. Cette introduction de la topologie s'éclaire quand on examine le débat qu'il a eu avec Maurice Merleau-Ponty. À vrai dire, ce n'est pas un authentique débat, puisque c'est un débat posthume, c'est-à-dire qui se situe après la mort de M. Merleau-Ponty. Du vivant de M. Merleau-Ponty, qui était un ami proche, Lacan ne s'était jamais exprimé sur la position phénoménologique du philosophe. À la mort de M. Merleau-Ponty en 1961, Lacan rédige un texte d'hommage à l'ami disparu, ce texte est publié dans un volume d'hommage de la revue *Les Temps modernes*. Dans ce texte, Lacan dit, ce qu'il n'a jamais dit auparavant, c'est-à-dire tout ce qui l'oppose aux thèses phénoménologiques de M. Merleau-Ponty. Ce texte s'appelle « Maurice Merleau-Ponty ¹² », vous le trouvez dans le volume des *Autres écrits* de Lacan. Dans cet écrit, Lacan se réfère à l'ouvrage central du philosophe : *Phénoménologie de la perception*. La thèse de Merleau-Ponty, la thèse phénoménologique de l'expérience sensible est fondée sur une identification du sujet avec son corps.

Pour M. Merleau-Ponty, et pour les phénoménologues d'une manière générale, le corps, n'est pas un objet qu'on possède. On *est* son corps, je suis *mon* corps. Il s'agit du corps, en allemand *Leib*. Et ce corps *Leib*, c'est *mon* corps, au sens de la chair, ce n'est pas un corps décrit de l'extérieur, ce n'est pas n'importe quel corps, c'est *mon* corps, celui auquel le sujet est identifié. Ceci a été relevé en particulier dans l'interprétation du corps telle que la propose Edmund Husserl ¹³. La perception sensible, est alors celle d'un corps plongé dans l'espace, dans une expérience conçue comme pré-conceptuelle, c'est-à-dire avant tout langage. Vous ne faites intervenir rien d'autre que le rapport immédiat à l'espace. Cet espace, il est chaud, il est froid, il y a du vent, il y a du soleil, il y a des parfums, et vous êtes plongé dedans. Cela donne lieu à des descriptions littéraires, qui sont très belles, et qui traduisent une expérience immédiate du corps, de l'espace par le corps. On habite l'espace ainsi, du point de vue de M. Merleau-Ponty. On habite l'espace dans un rapport immédiat.

Ceci conduit à dire ceci : on sent, on bouge, on se déplace, avant de penser ou de parler. Voilà ce que retient l'observation phénoménologique. Elle est considérée comme fautive du point de vue de Lacan. Ce qui est oublié dans cette thèse c'est que le langage est déjà là, qu'on le sache ou pas, et il est impossible de s'en abstraire. Il n'y a donc pas d'expérience directe de l'espace

¹² Lacan J., « Maurice Merleau-Ponty », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 175-184.

¹³ Cf. Husserl E., philosophe et logicien fondateur de la phénoménologie (1859-1938).

et du temps. Le langage est déjà là, avant même que vous apparaissiez dans le monde, avant même que vous parliez, avant même que vous existiez même à l'état d'embryon. La langue structure *a priori* toute expérience sensible. S'il est une expérience immédiate du corps, c'est celle du corps plongé dans l'espace du langage. Lacan s'oppose point par point à l'expérience du corps, telle que conçue par M. Merleau-Ponty. Il inscrit le corps dans le registre de l'avoir. *J'ai* un corps, peut se dire le sujet. Un corps, on l'a, et on ne peut pas s'en débarrasser facilement. Le sujet *a* un corps, à l'opposé de ce que peut formuler M. Merleau-Ponty, où pour lui le sujet *est* un corps.

Dans ce débat, Lacan demeure kantien, il considère, comme Kant, qu'il y a en effet des formes *a priori* de la sensibilité. Et ces formes sont bien celles de l'espace et du temps, mais ces formes sont déterminées par l'existence préalable du langage. Ces formes *a priori* de l'espace et du temps n'existent pas par elles-mêmes, elles sont déterminées par la structure du langage. L'existence préalable du langage précède toute expérience de la perception. C'est le langage qui donne ces formes que prennent l'espace et du temps. Certes, le sujet et son corps sont plongés dans l'espace, mais cet espace est tout entier lui-même immergé dans l'élément du langage, élément du langage que l'on peut indexer avec l'algorithme du signe. C'est celui-ci : signifiant sur signifié $\frac{S}{s}$. Donc, tout ce que vous percevez est déjà plongé dans l'algorithme du signe. C'est-à-dire que ce que vous percevez ce sont toujours, inévitablement des signes, qui se laissent décomposés entre signifiant et signifié. Tout ce qui s'offre à votre sensibilité se présente comme signes. Vous interprétez tout ce que vous percevez, sans même y penser, suivant l'algorithme lacanien du signe. De sorte que, cet espace de la perception, ainsi conçu, répond certes à une géométrie, comme le pense Kant, mais qui n'est pas celle de l'espace euclidien. C'est plus exactement une topologie des surfaces, réclamées par la structure de langage. Cette géométrie qui est réclamée par la structure du langage, ce n'est pas la géométrie euclidienne. Lacan ne manque pas de signaler que la chaîne signifiante n'est pas linéaire, et qu'elle s'inscrit sous la forme d'une portée, comme une portée musicale, une portée que l'on doit tracer sur une surface, d'où l'appel aux surfaces. Il y a des surfaces très particulières qui ont surgi à un moment dans la géométrie moderne. Dans ce domaine il y a un antécédent majeur auquel Lacan fait référence dans le Séminaire XIII, qui est celui de la géométrie projective de Girard Desargues.

En partant des surfaces topologiques simples, dont la bande de Möbius est le modèle, Lacan s'est attaché à décrire l'expérience perceptive et il s'est spécialement attardé sur cette expérience dans le champ de la vision. C'est ici l'occasion d'évoquer l'actualité qui est celle de la parution toute récente du livre XIII du Séminaire de Lacan, qui a pour titre *L'objet de la psychanalyse* et qui s'inscrit immédiatement après le Séminaire que nous étudions cette année. Ce séminaire comporte un morceau de choix qui est, pendant plusieurs leçons, l'analyse du tableau de Velázquez, *Les Ménines*. Lacan avait à cette occasion invité un jeune philosophe, Michel Foucault, qui, dans un de ses livres parus à l'époque, *Les mots et des choses*, avait consacré tout un chapitre à l'interprétation de l'énigme que constitue le tableau de Velasquez. La couverture choisie par Jacques-Alain Miller pour ce volume du Séminaire, ce n'est pas le tableau de Velázquez. C'est un tableau de Balthus qui date de 1938, qui s'appelle *Thérèse Rêvant*. Pour saisir la place de ce tableau sur la couverture, il suffit de le mettre en regard de la

reproduction qui figure, elle, à la fin du volume, le tableau de Velázquez, *Les Ménines*. Ce qui conduit à se poser la question, que vient faire ici le tableau de Balthus, sur la couverture ?

Lacan connaissait de longue date le tableau de Balthus. Il a l'occasion de le revoir au décours d'une de ses leçons, celle qui se situe à la toute fin des leçons consacrées aux *Ménines*, et c'est une leçon qui est spécialement consacrée au peintre Velázquez lui-même. Là, il revoit le tableau de Balthus, tableau qu'il avait oublié et se dit : voilà *Les Ménines* ! C'est l'interprétation par Lacan du tableau de Velázquez, à partir du tableau de Balthus. Le tableau de Balthus, comme interprétation des *Ménines*, donne l'idée que l'analyse du tableau de Velázquez par Lacan est d'un ordre différent de celui que poursuit Michel Foucault. Celui-ci a livré une analyse brillante des *Ménines*, dont il a tenté de rendre compte de la complexité de la composition, en mobilisant les outils de l'optique géométrique. Ce tableau est un casse-tête depuis son apparition. Il ne s'écoule jamais longtemps avant que de nouveaux travaux paraissent, pour essayer de restituer l'espace géométrique, euclidien, qui répondrait à ce tableau. Les questions auxquelles on est confronté demeurent sans réponses satisfaisantes. Par exemple : Où est-ce que sont situés le roi et la reine dont on voit se refléter l'image dans un miroir en arrière-plan ? Que représente ce tableau retourné au premier plan du tableau ? On déploie des trésors de moyens techniques pour reconstruire l'espace géométrique dans lequel on pourrait inscrire ce tableau. Ce n'est pas la voie qu'utilise Lacan, il n'emprunte pas la voie de la géométrie euclidienne. Lacan, lui, s'est engagé à décrire « la structure visuelle topologique ¹⁴ », dans laquelle se déploie le tableau de Velázquez.

La structure visuelle topologique, c'est-à-dire l'espace topologique dans lequel s'inscrit l'expérience de la vision, est antérieure, dit Lacan, à la physiologie de l'œil et même à l'optique. Il y a donc, page 271 du Séminaire XIII, cette référence à la structure visuelle topologique antérieure à la physiologie de l'œil et même à l'optique. L'expérience de la vision ne se réduit pas à la physiologie d'un récepteur oculaire dont l'information est traitée par le cerveau visuel auquel il est relié par le nerf optique. La vision reste une expérience subjective qui se déploie dans un espace singulier hanté par un objet difficile à saisir, qui est le regard. Nous retrouvons là le débat avec M. Merleau-Ponty, que Lacan avait initié dans son écrit « Maurice Merleau-Ponty ¹⁵ », quand il commentait le volume *L'œil et l'Esprit* ¹⁶. L'expérience de l'œil et de la vision n'est pas immédiate. Elle s'inscrit dans la structure visuelle topologique, qui est elle-même déterminée par la plongée de l'espace visuel dans la structure de langage, telle qu'elle est déterminée par l'algorithme du signe, signifiant sur signifié $\frac{S}{s}$. C'est cette voie que Lacan va emprunter pour rendre compte de la puissance qu'exerce le tableau de Velasquez sur le spectateur.

¹⁴ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIII, *L'Objet de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil & Champ Freudien Éd., 2026, p. 271.

¹⁵ Lacan J., « Maurice Merleau-Ponty », *Autres écrits*, op. cit., p. 175-184.

¹⁶ Cf. Merleau-Ponty M., *L'Œil et l'esprit*, Paris, Gallimard, 1964.

Le problème de l'identification

Je propose d'aborder maintenant plus en détail les leçons du séminaire prévues pour ce matin. D'abord, le problème de l'identification. Lacan s'est interrogé sur ce qui constitue le sujet, en tant dit-il, qu'il est au centre de l'expérience analytique. Il indique qu'il a tenté de l'introduire à partir de la théorie des nombres. Dans cette perspective, le sujet paraît étroitement attaché au concept de manque, au concept dont le nombre est 0. Le sujet comme manque trouve son répondant dans la mathématique avec le nombre 0. C'est avec le nombre 0 que Lacan écrit le sujet comme manque. L'analogie est frappante entre ce concept de nombre 0, et la manifestation du sujet, qui se traduit par une alternance d'apparition et de disparition. Ce que Lacan souligne ainsi « la position du sujet comme apparaissant et disparaissant en une pulsation toujours répétée, comme effet, toujours évanouissant et renaissant, du signifiant.¹⁷ » Le sujet est ainsi pensé comme une expérience du signifiant, entre évanouissement et renaissance, qui est traduite en terme numérique, comme alternance entre 0 et 1.

Cette conception du sujet, s'évanouissant et réapparaissant, est celle qu'a isolée Freud à l'orée de sa découverte. Freud s'est orienté à partir d'un tel abord des manifestations du sujet de l'inconscient. Ces manifestations, ce sont les oublis, les lapsus, les actes manqués, les blancs dans une phrase, les achoppements divers, ou à l'occasion, l'évanouissement du sujet lui-même, le vide de la pensée, le trou de mémoire, etc., toute manifestation négative, toute manifestation d'un manque, toute manifestation d'un 0. Le procédé freudien de l'analyse s'est constitué en appelant à cette place du manque dans ses différentes déclinaisons, à cette place du 0, un signifiant, puis une chaîne de signifiants. Ce rappel d'un signifiant, là où il y a un manque, c'est ce que Lacan écrit avec le nombre 1, vous avez alors, avec la formule 1 sur 0 : $\frac{1}{0}$, le répondant mathématique de cette pulsation subjective : où alternent manque et présence du signifiant. Nous avons là une première écriture du sujet, dont Lacan donnera plus tard la forme achevée avec l'écriture S_1 sur S barré $\frac{S_1}{S}$. Le 1, dont Lacan ici use, va être remplacé un peu plus tard par S_1 , à savoir un signifiant-maître. Il va écrire le 1, sous la forme d'un signifiant indexé du nombre 1. Il maintient le nombre 1, mais il fait apparaître le signifiant qui a été écrit, en l'indexant du nombre 1. Et quant au 0, il l'écrit avec la division subjective, avec l'évanouissement du sujet, soit S barré.

Lacan condense ce mécanisme-là, apparition et disparition, en termes de nombre, « [l]e passage du 1 au 0 – symbole du sujet – et celui du 0 au 1 nous rappellent la pulsation de cet évanouissement fondamental sur quoi repose, analysé rigoureusement, le fait du refoulement, qui inclut en lui la possibilité de resurgissement du signe sous la forme opaque du refoulé¹⁸ ». Lacan ajoute « notez ici, j'ai dit signe ». L'écriture du refoulement inclut en lui la possibilité du resurgissement du signe sous la forme opaque du retour du refoulé. L'acte manqué, le manque, le 0, etc., ce sont des manifestations du refoulement, ensuite, à la place de ce vide, à la place de ce manque, il y a apparition d'un signifiant, c'est-à-dire retour du refoulé. Lacan souligne qu'il

¹⁷ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XII, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, op. cit., p. 171-172.

¹⁸ *Ibid.*, p. 196.

a dit resurgissement du signe, et invite à bien noter « j'ai dit signe ». Signe, cela veut dire ici que c'est analysable en termes de signifiant et de signifié.

Lacan ajoute ceci : « le rapport du 0 au 1 (donne) son articulation fondamentale à la présence inaugurante du signifiant¹⁹ ». Cela consiste à interpréter la pulsation 0-1 en termes signifiants. C'est là où Lacan essaie de rendre compte de ce qu'il veut traiter dans ce Séminaire, c'est-à-dire l'instauration du sujet. Pour cela, il passe par le concept d'identification introduit par Freud et qu'il a déjà commenté, puisqu'il a consacré tout un Séminaire, le Séminaire IX, à l'identification. L'instauration du sujet est tributaire de la présence inaugurante du signifiant, Là où il y a zéro sujet, un premier signifiant, noté 1, instaure le sujet, en tant que représenté par ce signifiant 1, où le sujet disparaît sous le signifiant qui le représente, retour à zéro donc.

Lacan revient ainsi sur les trois formes d'identification isolées par Freud²⁰. Il est extrêmement sévère à propos de cette tripartition des identifications freudiennes. Il trouve ce rassemblement énigmatique, dissocié et parfaitement hétéroclite. Je le cite : « N'est-il pas maintenant assez clair que le groupement des trois formes d'identification que Freud croit pourtant devoir rassembler en ce chapitre essentiel, reste, non seulement énigmatique, dissocié, mais parfaitement hétéroclite ?²¹ » Il s'attarde quand même sur la première forme d'identification, qui est l'identification au père, au personnage du père, pour souligner que cette identification, si on suit Freud, n'est pas une affaire de représentation, ni non plus une affaire d'image. Il indique : « l'incorporation nous interdit de céder à la tentation de faire de l'identification première une affaire de représentation, d'image²² ». Il s'agit dans cette identification au père, d'une relation libidinale. Il s'agit d'une incorporation. Lacan se réfère au mot allemand *Einverleibung*²³, utilisé par Freud. *Leib* est le corps, d'où dérive le substantif *Verleibung*. C'est donc une affaire de corps. *Leib*, c'est « mon corps », soit le corps en tant que *chair*. Le mot se retrouve chez Husserl. J.-A. Miller a repris ce terme de chair dans sa conférence sur « L'inconscient et le corps parlant ».

Il s'agit donc de consommer le père, le père démembré, mais Lacan se pose la question : qu'est-ce qui a été ici consommé et assimilé ? Qu'est-ce que c'est que cet être de l'autre, le père ? Qu'est-ce que c'est que cette essence d'une puissance primordiale qu'il s'agit de s'appropriier à travers l'incorporation ? Lacan se demande sous quelle forme se présente cet être du corps, et là, il se réfère, pour en rendre compte, à la transmission de la vie sous la forme de la reproduction sexuée. Reproduction sexuée qui, on le sait, renvoie à la mort des protagonistes. Il y a chez le vivant sexué, promis à la mort, une part de vivant qui ne meurt pas et qui se transmet à la génération suivante. Lacan ici raisonne à partir de la distinction *soma*, le corps mortel, et *germen*, la part du corps qui demeure vivante et se transmet à la génération suivante. Cette distinction entre *soma* et *germen*, vous la trouvez présente dans la biologie, bien sûr, mais vous la retrouvez aussi comme référence chez Lacan, en particulier dans le Séminaire XX. Le *soma*

¹⁹ *Ibid.*, p. 174.

²⁰ Freud S., « L'identification » (1921), *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 2001, p. 187.

²¹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XII, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, op. cit., p. 180.

²² *Ibid.*, p. 177.

²³ *Ibid.*

meurt, le *germen* se maintient comme vivant en passant à la génération suivante, sous la forme des cellules sexuelles : l'union de l'ovule, la demi-cellule ovule, et de la demi-cellule sexuelle spermatozoïde, entraîne la formation d'un œuf vivant, le *germen* passe ainsi à la génération suivante. Voilà l'opération. Cette opération de transmission de la vie, se fait au prix de la mort des protagonistes. En l'occurrence ici, il s'agit tout particulièrement du personnage du père, symbole de la génération. Le personnage paternel représente ce symbole de la génération, comme incarnation de la transmission de la vie. Ce passage à la génération suivante au prix de la mort du protagoniste, mérite le nom, je cite Lacan, de « dévoration fondamentale²⁴ ». Voilà comment il interprète cette transmission de la vie par la voie sexuée. Il y a un *soma* qui se sacrifie, qui est dévoré, et il ne reste plus que la petite cellule sexuelle qui est transmise et hérite de la vie. C'est au prix de cette dévoration fondamentale que la transmission de la vie par la voie sexuée est possible. Lacan dit ceci : « Le terme même d'instinct de vie, n'a pas d'autre sens que d'instituer dans le réel la transmission d'une libido en elle-même immortelle.²⁵ » Voilà pour la première forme d'identification, et l'interprétation que Lacan donne à l'*incorporation* du père.

La deuxième forme d'identification, c'est l'identification à l'objet d'amour. Cette identification a lieu quand elle vient se substituer à la perte de l'objet. L'objet aimé a été perdu, et le sujet s'identifie à cet objet, à l'objet perdu. Il y a là une alternance entre *avoir* l'objet et *être* l'objet qui reste opaque et mystérieuse. Lacan reprendra cela plus tard dans le séminaire.

La troisième forme d'identification, du désir au désir, le désir résonnant comme un autre désir, et ceci en un écho infini, l'hystérie en donne le modèle. Cette identification de communication directe au désir de l'autre, trouve grâce aux yeux de Lacan, il la considère comme acceptable. À cet ensemble des trois formes d'identification freudiennes qu'il considère comme totalement incohérent, Lacan substitue un robuste schéma ternaire, fondé sur la répartition qu'il a introduite dès le début de son enseignement, celle de la tripartition Réel, Symbolique, Imaginaire. Le schéma, vous l'avez dans cette leçon sous forme du tableau PFC²⁶. Lacan reprend ce schéma qu'il avait utilisé antérieurement dans le Séminaire IV et qu'il avait construit pour rendre compte du manque d'objet, dont il énumère les trois formes : castration, frustration et privation. Il les décrit suivant le ternaire RSI, comme trois formes du manque d'objet, elles-mêmes rapportées à trois coordonnées, qui sont à leur tour réparties entre réel, symbolique et imaginaire. Lacan qualifie d'abord, la nature du manque d'objet, la nature de l'objet lui-même, et enfin l'agent de ce manque d'objet. Il s'agit de distinguer l'agent, la nature du manque, et la nature de l'objet. La nouveauté apparaît dans l'usage que Lacan va faire de ce schéma, non pour désigner le manque d'objet, mais pour indexer trois positions subjectives. Là où Lacan avait marqué antérieurement « objet », il situe désormais le « sujet ». Ce qui le conduit à opérer une répartition entre trois modalités du sujet dans la pratique analytique. Il y a ainsi à distinguer un sujet de la frustration, un sujet de la privation et un sujet de la castration. Il s'agit pour Lacan, avec ce schéma ternaire, de restaurer la pratique analytique dans sa vérité. Il a en effet sous les yeux, avec les analystes postfreudiens, une révision de la pratique freudienne qui était, elle,

²⁴ *Ibid.*, p. 179.

²⁵ *Ibid.*

²⁶ *Ibid.*, p. 181.

orientée par la castration, vers une direction de la cure toute entière soumise à l'imaginaire, où la frustration est aux commandes.

La référence au nombre

Je cite Lacan : « C'est le repérage du sujet dans son statut fondamental qui rendait nécessaire à nos yeux de poser d'abord que ce sujet, dans sa forme essentielle, est impensable, et ne saurait être institué, hors de la pulsation si bien figurée par cette oscillation du 0 au 1 qui s'avère nécessaire à ce que le nombre soit pensable²⁷ ». Lacan est en train de construire la notion de sujet de l'inconscient conçu à partir du signifiant, elle-même interprétée comme une oscillation numérique entre 0 et 1. Il considère que cette oscillation s'avère nécessaire à ce que le nombre soit pensable, ce qui le conduit à rapprocher la théorie des nombres, telle que l'élabore le logicien Frege, de sa conception du sujet comme effet du signifiant. Au fond, antérieurement à la conception du sujet et antérieurement à la théorie des nombres, il y a le signifiant. Frege n'en parle pas dans ces termes, mais, pour développer sa conception du nombre, il est inévitablement obligé de passer par le signifiant. C'est dire que le nombre n'est pensable qu'à partir de cette pulsation subjective, entendu à partir du signifiant et transcrite comme une alternance entre 0 et 1. Lacan le dit ainsi : « Qu'il y ait un rapport premier entre la position du sujet et la naissance du 1, nous appelait à porter attention à cet 1.²⁸ »

Il ajoute un peu plus loin : « C'est pourquoi l'interrogation radicale sur ce qu'il en est du langage réduit à son instance la plus opaque – à savoir l'introduction du signifiant – nous a porté à l'intervalle entre le 0 et le 1. » Lacan procède ainsi à une logification du langage en interprétant la fonction du signifiant en termes numériques, c'est-à-dire comme une alternance entre 0 et 1. Il poursuit : « Il y a là quelque chose qui va plus loin qu'un modèle. Nous faisons plus que de le pressentir, nous l'articulons – c'est le lieu même où s'instaure, vacillante, l'instance du sujet comme tel »²⁹. Ainsi, le sujet s'instaure avec l'introduction du langage, dans cette vacillation entre d'une part le manque de signifiant, noté 0, et d'autre part la présence du signifiant, notée 1. « Pourquoi avoir pris cette référence au nombre ?³⁰ », demande Lacan. Il s'agit d'abord de considérer la définition du sujet telle qu'elle est conçue à partir de l'articulation signifiante. Le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant, ou dit autrement, le sujet est représenté par un signifiant auprès d'un autre signifiant. C'est une définition circulaire, où le sujet est défini à partir du signifiant, et le signifiant à partir du sujet.

Frege

Avec cette définition du sujet à partir du signifiant, nous sommes reportés à la fin de l'exposé que J-A Miller fait au cours du séminaire fermé du 24 février 1965³¹. Ce séminaire précède de quelques jours la leçon VIII du 3 mars 1965, que nous commentons aujourd'hui. Lacan mentionne cette intervention. Après avoir évoqué « l'institution inaugurale du sujet », il dit

²⁷ *Ibid.*, p. 182.

²⁸ *Ibid.*

²⁹ *Ibid.*, p. 193.

³⁰ *Ibid.*, p. 172.

³¹ *Ibid.*, p. 348-356.

ceci : « Quelqu'un a pu devant vous, dans la partie fermée de mon séminaire, faire se recouper, se recouvrir, si rigoureusement la déduction de Frege avec une certaine forme de mon introduction du sujet, que ce n'est pas là hasard. »³². Nous ne disposons pas du texte de J.-A. Miller dans le volume du séminaire XII. Cet exposé intitulé « Éléments de la logique du signifiant », paraîtra par la suite sous le titre : « La suture (éléments de la logique du signifiant) » dans un volume des *Cahiers pour l'analyse*³³. Le texte est consacré pour l'essentiel aux fondements de l'arithmétique de Frege. Dans les derniers paragraphes, J.-A. Miller conclue sur cette définition du sujet dans son rapport au signifiant, du sujet défini à partir du signifiant et du signifiant à partir du sujet.

Voyons comment le grand praticien du nombre qu'était Frege a dégagé sa définition du nombre et en particulier la construction de la suite arithmétique des nombres naturels, dans cet ouvrage qui s'appelle *Les Fondements de l'arithmétique*. Il s'agit pour Frege de saisir le concept de nombre, qu'il évoque ainsi « notre but est de saisir le concept de nombre tel que la science l'emploie, nous ne devons pas nous laisser troubler par le fait que, dans le langage quotidien, le nombre prend également l'aspect d'un attribut³⁴ ». L'attribut doit ainsi être distingué du concept. Exemple, on dira : « Jupiter a quatre lunes ». Mais quand on dit Jupiter a quatre lunes, c'est comme si quatre était un attribut de lune. Vous attribuez alors à lune le chiffre 4. Frege indique que ce n'est pas comme cela que les choses doivent être conçues. Si l'on veut comprendre de quoi il s'agit, quand on attribue un nombre, il ne faut pas formuler les choses en disant « Jupiter a quatre lunes », il faut plutôt écrire quelque chose comme ceci « le nombre de lunes de Jupiter : c'est le nombre quatre ». Le concept qui est introduit, à savoir « les lunes de Jupiter », résulte d'une opération qui porte sur l'objet *lunes* de Jupiter. Le nombre 4 n'est pas attribué aux lunes de Jupiter, il est attribué au concept, « les lunes de Jupiter ». Donc vous êtes passé d'un objet à un concept. Vous avez fait une opération de conceptualisation, donc une opération d'introduction d'un signifiant. Vous transformez un objet, les *lunes* de Jupiter, en un concept « les lunes de Jupiter », auquel le nombre 4 est affecté. Voici qu'elle est l'opération de Frege. Le nombre se dit toujours d'un concept. Même si vous ne vous en apercevez pas, c'est comme cela que cela marche. La thèse de Frege est que le nombre se dit d'un concept, et que le nombre lui-même est un concept.

Prenons un autre exemple emprunté à Frege, celui du mot anglais « *gold* ». À quel nombre associez-vous ce mot « *gold* » ? Aucun. Et pas spécialement au nombre 4. Mais maintenant posons la question : combien ce mot a-t-il de lettres ? On répondra le nombre 4. Que s'est-il passé ? Il s'est passé la chose suivante, nous avons introduit le concept « *lettres du mot gold* ». C'est à ce concept qu'est attribué le nombre 4. C'est en lui-même que gît le nombre 4. Frege poursuit, « On ne peut se donner aucune représentation du nombre, c'est-à-dire ni comme un objet indépendant, ni comme une propriété des choses externes. Parce que le nombre n'est ni

³² *Ibid.*, p. 184.

³³ Miller, J.-A., « La suture : éléments de la logique du signifiant », *Cahiers pour l'analyse* 1/2, La Vérité, 1972, p. 37-49.

³⁴ Frege G., *Les fondements de l'arithmétique. Recherches logico-mathématiques sur le concept de nombre*, Paris, Seuil, 1970, p. 184.

un être sensible, ni une propriété des choses externes³⁵ ». Ceci est spécialement clair dans le cas du nombre 0, pour lequel nous chercherions en vain, dans l'expérience, la représentation, par exemple, du « zéro étoile visible ». Comment allez-vous représenter cela : zéro étoile visible ? Autre exemple, la face du dé avec quatre points. La ressemblance des points avec l'écriture du chiffre 4, parce que c'est une manière d'écrire le quatre, laisse penser que l'on passe directement du dé au chiffre 4. On oublie qu'il y a eu une intervention du concept. Le nombre n'est pas attribué à la face du dé en réponse à la question : « combien y a-t-il de points sur cette face ? » Le nombre 4 est dit du concept : « les points de cette face ». Vous faites une opération conceptuelle quand vous posez la question : « combien y-a-t-il de points sur cette face ? ». Vous ne vous en êtes pas rendu compte, mais vous avez extrait de l'objet un concept, le concept de « les points de cette face », auquel vous allez attribuer le chiffre 4.

Frege poursuit, je paraphrase : On a cherché à obtenir le nombre par un effort d'abstraction, en disant : On procède avec des petits bâtons, puis ensuite on extrait le nombre qui correspond. Ce que l'on obtient par cette opération, c'est un concept. En fait, c'est une conceptualisation de l'expérience, ce n'est pas en lui-même un nombre qu'on obtient, on obtient un concept, et ensuite on attribue un nombre à ce concept. Cette opération qui fait passer de l'objet de l'expérience au concept, est une opération signifiante. Cela n'est pas dans Frege, mais c'est la lecture que l'on doit faire, me semble-t-il, à partir des commentaires de Lacan. Opération signifiante donc, qui élève l'objet à la dignité d'un signifiant, c'est-à-dire d'un concept. On voit là ce qui a conduit Lacan à rapprocher la définition du sujet à partir du signifiant, de la théorie des nombres proposée par Frege, et à donner une valeur numérique à cette opération signifiante. Il s'agit de repérer le sujet comme naissant de l'opération signifiante, et le nombre comme naissant lui-même d'une opération signifiante qui est une conceptualisation. L'exposé de J.-A. Miller auquel j'ai fait allusion tout à l'heure, part du commentaire des *Fondements de l'arithmétique* pour aboutir, à la fin de son texte, à la définition lacanienne du signifiant, qu'il traduit en termes d'un 0 et d'un 1. Je cite « *La suture* » : « L'insertion du sujet dans la chaîne est représentation, nécessairement corrélative d'une exclusion qui est un évanouissement.³⁶ » C'est cela l'opération du signifiant, quand vous faites émerger un signifiant, du même coup vous effacez l'objet empirique, à la place duquel va venir le signifiant. Il y a une alternance entre la promotion du signifiant et l'effacement de l'objet empirique. L'équivalent numérique de cette alternance signifiante est la succession de 0 et de 1. Dans le cas du sujet, le 1 de la représentation est suivi du 0 de l'évanouissement du sujet sous la chaîne signifiante. Ultérieurement avec son mathème S_1 sur S barré $\frac{S_1}{S}$, Lacan traduira en termes signifiants cette alternance numérique.

Le terme freudien *unterdrückt*, qui veut dire *en dessous*, souvent repris par Lacan, trouve ici sa place pour indiquer que l'opération signifiante implique que le sujet passe dans les dessous. Le sujet représenté par un signifiant, est dès lors *unterdrückt*, c'est-à-dire repoussé dans les dessous. Un exemple donne la traduction clinique de ce mécanisme signifiant. Il s'agit d'un sujet masculin qui est conduit à prendre la parole à l'occasion des obsèques de sa mère. Mère

³⁵ Frege G., *Les Fondements de l'arithmétique. Recherches logico-mathématiques sur le concept du nombre*, Paris, Seuil, 1969, p. 185.

³⁶ Miller J.-A., « La suture, éléments de la logique du signifiant », *op.cit.*, p. 48.

avec qui il n'a plus aucun contact depuis de longues années, une mère détestée et qui l'a rejeté. Il est pourtant convié aux obsèques où il est le seul à devoir prendre la parole. Il lui appartient de dire un certain nombre de choses très désagréables, qui concernent l'histoire de la famille, ce que personne parmi les autres proches ne saurait faire. Il se plie à l'exercice, il va s'adresser à l'assistance, et commence un discours qui s'annonce long. Au bout de quelques minutes, il perd connaissance et s'effondre devant les présents. Nous avons ici un exemple de ce que peut être l'évanouissement du sujet dans les dessous de la chaîne signifiante.

Venons-en à la définition du 0 par Frege. Frege part du concept de « non-identique à soi-même ». Pourquoi a-t-il recours au concept de non-identique à soi-même ? La logique classique est tout entière bâtie sur la notion de vérité, de vérité logique. Le premier fondement de cette vérité est situé dans la notion d'identité, elle-même conçue comme identique à soi-même. Une proposition est nécessairement identique à elle-même. Un terme A est identique à lui-même. Ce qui veut dire qu'on peut écrire $A = A$, et cette équation est nécessairement vraie. Le concept « identique à soi-même », est au principe de l'existence d'un objet logique ou mathématique. Il s'ensuit corrélativement, qu'au concept « non identique à soi-même », ne correspond aucune entité logique ou mathématique. C'est là que Frege situe sa définition du nombre 0. Partons du concept « non identique à soi-même ». Ce concept a une extension qui subsume un objet, à propos de quoi on pose la question : quel est l'objet qui répond à ce concept ? À laquelle la réponse est : aucun. Il n'y a aucun objet qui réponde au concept « non identique à soi-même ». Cette opération signifiante qui introduit le concept « non-identique à soi-même » fait apparaître l'objet aucun, le manque. Elle fait apparaître un objet nouveau, l'objet zéro. De là, on conclut que le nombre qui qualifie ce concept « non identique à soi-même » est le nombre 0. Le nombre 0 se dit du concept « non identique à soi-même ».

On est donc passé du zéro comme manque, au 0 comme nombre, qui est comme tel une chose, un objet mathématique. Nous avons un manque, et par l'opération du concept, on a obtenu quelque chose, un objet conceptuel qui est le nombre 0. Maintenant en partant du nombre 0, on passe à son concept, « le concept de nombre 0 ». Si on pose la question de savoir quel est l'objet qui est subsumé par ce concept de nombre 0, on répond un seul nombre, le nombre 0 lui-même. Le zéro est alors compté pour 1, et là, vous faites apparaître le 1. Cette opération de conceptualisation peut être reprise à partir tout nombre n, de manière à engendrer le nombre n+1, et de la sorte la suite des nombres naturels.

La deuxième forme freudienne d'identification

J'introduis ici quelques mots sur les notions d'identité et d'indiscernabilité, dont nous verrons qu'elles vont permettre à Lacan³⁷ de résoudre le problème rencontré par Freud avec sa deuxième forme d'identification. Il y a un principe qui est celui de l'indiscernabilité des identiques. Si deux entités sont identiques, alors elles possèdent toutes leurs propriétés en commun, et sont donc indiscernables entre elles. Encore faut-il distinguer d'entre les identités. L'identité numérique désigne la relation qu'un être entretient à lui-même, tout au long de son

³⁷ « la question de la distinction des indiscernables », in Lacan J., *Le Séminaire*, livre XII, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, op. cit., p. 183.

existence. Tout individu qui existe reste identique à lui-même, indépendamment des changements qu'il subit au cours du temps. Toutes ses qualités peuvent varier, il change avec l'âge et il s'altère, pourtant, au sens de l'identité numérique, il reste identique à lui-même. Au cours du temps il demeure un 1. À côté de l'identité numérique on définit une identité qualitative. Des êtres sont dits qualitativement identiques s'ils partagent les mêmes qualités intrinsèques. Pris séparément, il est impossible de les distinguer, ils sont indiscernables entre eux. C'est le cas des objets de l'industrie fabriqués en série. Quand un tel objet subit inévitablement au cours du temps des changements, il cesse d'être qualitativement identique avec ce qu'il était avant le changement. C'est certes le même, au sens de l'identité numérique, mais il n'est plus pareil au sens de l'identité qualitative.

Lacan notait cette différence : « Autre chose est le registre du pareil et celui du même.³⁸ » Il raisonne à partir des fameux pots de moutarde, toujours vides. Ils partagent tous cette même qualité d'être vides. Ils sont donc indiscernables. Mais à partir du moment où vous en remplissez un, alors il se distingue de tous les autres et compte pour 1. Nous assistons là à « cette genèse du 1 dans le 0 ». Lacan dit cela encore autrement : « Pour tout dire, ces vides en effet sont tellement un seul vide qu'ils ne commencent à se distinguer qu'à partir du moment où on en remplit un, et que la récurrence commence, parce qu'il y aura un vide de moins. »³⁹

À ce moment de son séminaire Lacan revient sur la deuxième forme d'identification isolée par Freud. Il s'agit d'une identification à l'objet d'amour qui s'instaurerait pour répondre à une perte de cet objet. Être l'objet se substituerait à avoir l'objet, dans une tentative de retrouver l'objet perdu. Cette interprétation, reposant sur une alternance entre l'avoir et l'être, ne satisfait pas Lacan. Il va interpréter cette deuxième forme d'identification à partir de la conception du sujet, qu'il est en train d'élaborer, où l'engendrement du sujet s'introduit « comme présence du manque ». Il ajoute : « C'est à partir de là, et de là uniquement, que peut se concevoir la parfaite bipolarité, ambivalence, de tout ce qui se produira ensuite au niveau de sa demande. » Il poursuit : « C'est en tant que le sujet s'instaure et se supporte comme 0, comme ce 0 qui manque de remplissement, que peut jouer la symétrie, dirais-je, qui s'établit entre l'objet qu'il peut avoir et l'objet qu'il peut être. »⁴⁰ Il considère que si cette symétrie reste énigmatique pour Freud, c'est qu'il en reste à ce niveau de la demande « où est poussée jusqu'à son terme » ce qu'il appelle « cette farce d'escamotage tout à fait particulière par où la demande d'avoir se transfère à une fallace de l'être⁴¹ ». Cette oscillation entre avoir et être se maintient dans le registre de la demande, demande d'avoir l'objet, ou demande d'être l'objet. C'est à ce niveau que Freud inscrit ce qu'il a isolé comme sa deuxième forme d'identification. En réponse à cette forme d'identification oscillant entre avoir et être, Lacan institue une forme nouvelle d'identification du sujet où celle-ci est pensée comme identification numérique, où alternent le 0 et le 1.

La véritable alternance ne se situe pas dans la dimension de la demande, entre avoir et être, mais au niveau de la structure native du sujet entre 0 et 1. Lacan précise : « Il n'est pas vrai que, dans la dimension de l'Autre, le registre de la demande épuise tout ce qu'il en est pour le sujet. » Et plus loin : « C'est à savoir qu'aucun comblement du 1, ni au niveau de la demande d'avoir,

³⁸ *Ibid.*, p. 183.

³⁹ *Ibid.*, p. 184.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 185.

⁴¹ *Ibid.*

ni au niveau de l'être du transfert, ne réduit totalement la division du sujet entre le 0 et le 1. »⁴² Lacan dissout comme fallacieuse cette dite forme seconde d'identification, dont il ne reste rien, une fois révélé ce qu'elle recouvre, c'est-à-dire cette division du sujet entre 0 et 1. De fait, c'est l'ensemble du chapitre freudien sur l'identification qui est congédié. La première identification se résout dans une interprétation anthropologique, la seconde, nous l'avons vu, est réduite à une dimension imaginaire. De l'analyse que propose Freud, ne demeure, aux yeux de Lacan, que la fonction du trait unaire, qu'il va conserver et promouvoir. Sur cette *tabula rasa*, ainsi obtenue, il va élaborer sa conception d'une instauration du sujet de l'inconscient, une fois reconnue la structure du langage au principe de son fondement.

Dans ces leçons, Lacan entreprend une critique sévère de la pratique des analystes postfreudiens. Pour ces auteurs, la cure analytique se déploie dans les deux seules dimensions du transfert et de la demande. Il s'agit d'orienter la direction de la cure à partir d'une analyse du transfert, où l'analyste incarne l'Autre de la demande, de telle sorte que le seul objet auquel aurait affaire le sujet, c'est un objet qui s'inscrit dans cette dimension de la demande, d'où l'importance que va prendre la frustration. On comprend que c'est parce qu'elle se situe dans le champ de la demande que Lacan a récusé l'interprétation freudienne de la deuxième forme d'identification.

Il va faire valoir qu'il y a un au-delà de la demande, qui est l'au-delà du désir et l'au-delà de la jouissance. La tentative d'épuiser le sujet dans la dimension de la demande laisse un reste⁴³. « L'expérience analytique nous le montre, et aucun analyste ne peut le repousser, même s'il n'en tire pas la conséquence.⁴⁴ » Au-delà du registre de la demande il y a ainsi un objet cause du désir et un objet *plus-de-jour*, comme il y a un Autre du désir et un Autre de la jouissance. Dans l'espace de l'Autre, le sujet déploie un système de coordonnées, qui ne sont pas les coordonnées cartésiennes. Le point zéro d'origine de ces coordonnées cartésiennes, n'est pas le vrai point 0 d'où s'instaure le sujet⁴⁵. Corrélativement, le 1 du sujet n'est pas un simple signe, comme peut l'être la coche primitive marquée par le chasseur sur l'os du Magdalénien, qui avait retenu l'attention de Lacan, au temps de son séminaire sur l'identification. Il renverse sa perspective antérieure, cette coche du 1 n'est pas le conséquent du geste du chasseur, c'est « le 1 [qui] engendre l'individu⁴⁶ ». Il recourt ainsi à la genèse du nombre pour rendre compte du statut du sujet. Il précise : « Le nombre n'a besoin de rien d'individuel pour naître. La véritable priorité, spécificité, du nombre tient à l'effet de la coupure⁴⁷ ». Comment concevoir cet effet de coupure dans l'instauration du nombre ? Celle-ci résulte de l'introduction d'un concept, et celui-ci procède du signifiant. L'opération du signifiant, par le biais du concept, fait passer un objet de l'expérience au concept de cet objet, c'est-à-dire un nombre. Par exemple le concept d'un objet non identique à soi-même fait surgir le nombre zéro. La coupure est celle que réalise cette intervention du signifiant. Le signifiant est coupure sur une réalité indifférenciée.

⁴² *Ibid.*

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ *Ibid.*

⁴⁵ *Ibid.*, p. 186.

⁴⁶ *Ibid.*

⁴⁷ *Ibid.*

Lacan revient sur la notion de reste qu'il a introduit précédemment : « Les psychanalystes le connaissent bien, ce résidu qu'il y a au-delà de la demande, et qui est aussi bien au-delà du transfert. Ce résidu essentiel par quoi s'incarne le caractère radicalement divisé du S [barré] du sujet, c'est ce qu'on appelle l'objet *a*.⁴⁸ » Ceci est le point où s'indique que l'identification numérique du sujet, n'épuise pas tout ce qu'il en est du sujet. Il y a un résidu qui échappe à la dialectique de cette opération numérique. Au niveau logique où se situe le 0, l'expérience subjective fait apparaître ce que nous appelons l'objet *a*. Il y a certes une opération logique qui rend compte de l'instauration du sujet entre 0 et 1, mais il y a aussi une expérience subjective irréductible à cette logique, qui témoigne d'un reste, que nous nommons objet *a*.

Il y a l'objet d'amour auquel se réfère Freud dans sa seconde forme d'identification, qu'il inscrit dans une dialectique entre l'avoir et l'être. Il y a aussi l'objet *a*, dont Lacan dit : « De par sa seule présence, l'objet *a* modifie, incline, infléchit, toute l'économie possible d'un rapport libidinal à l'objet ». L'interprétation freudienne de la seconde forme d'identification à partir de la demande d'amour, laisse dans l'ombre ce dont il s'agit véritablement dans l'objet d'amour, où celui-ci se révèle infecté par la présence de l'objet *a*. Il en résulte, dit Lacan : « que toujours le doute est là, pour nous essentiel, de ce dont il s'agit dans l'objet choisi, élu, chéri, aimé. L'expérience analytique est faite pour mettre en évidence que c'est ailleurs que nous visons. »⁴⁹ Ailleurs veut dire, au-delà de l'objet d'amour, c'est-à-dire dans la direction de l'objet *a*. Qu'en est-il alors de la conception à se faire de l'analyste, comme Autre du transfert ? Il ne se réduit pas à l'Autre de la demande. Quel est son sort à l'issue du processus analytique ? S'agit-il pour le sujet de s'identifier à l'analyste ? S'agit-il de le rejeter « comme Autre dans son irréductible altérité ?⁵⁰ » Selon Lacan, c'est parmi les problèmes cruciaux, l'un des plus difficiles qui concerne la légitimité de l'analyste, « la légitimité essentielle de ce qui nous fonde comme analyste⁵¹ ».

L'analyste doit-il s'identifier à l'Autre de la demande ? Doit-il opérer comme agent de la frustration comme le voulaient les analystes postfreudiens ? Doit-il se proposer comme support d'identification pour le sujet au terme de l'analyse ? À ceci, Lacan répond : « Faute d'avoir pointé où se situe ce que j'appelle l'opération légitime, il est impossible que l'analyste opère d'une manière qui mérite ce titre d'être une opération.⁵² » Lacan tient à ce terme d'opération, qu'il utilise pour définir l'analyse comme « opération [...] du symptôme⁵³ » dans un écrit de 1966, soit l'année qui suit notre présent séminaire. Avec l'introduction de l'objet *a*, on voit en quoi la position de Lacan se distingue de celle du logicien. Dans le quatrième de couverture du volume des *Autres écrits*, J.-A. Miller écrit ceci : « Lacan résumait d'une phrase la leçon des *Écrits* : "L'inconscient relève du logique pur, autrement dit du signifiant". Les *Autres écrits* enseignent de la jouissance qu'elle aussi relève du signifiant, mais à son joint avec le vivant ; qu'elle se produit de "manipulations" non pas génétiques mais langagières, affectant le vivant qui parle, celui que la langue traumatise.⁵⁴ »

⁴⁸ *Ibid.*, p. 187.

⁴⁹ *Ibid.*

⁵⁰ *Ibid.*

⁵¹ *Ibid.*, p. 188.

⁵² *Ibid.*

⁵³ Lacan J., « Du sujet enfin en question », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 234.

⁵⁴ Miller J.-A., in Lacan J., *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, quatrième de couverture.

Ainsi, la thèse de Lacan qui rapporte au langage la structure de l'inconscient freudien, le conduit à pouvoir affirmer que l'inconscient relève du logique pur, c'est-à-dire du signifiant. De là il est fondé à donner sa place à la logique et au nombre dans l'élaboration de sa conception du sujet de l'inconscient comme effet du signifiant. Mais la logique du signifiant n'épuise pas le tout de l'expérience subjective. Il y a certes un effet du signifiant qui relève du logique pur, mais il y a aussi un effet de jouissance obtenu du signifiant à son joint avec le vivant. C'est cet effet de jouissance que recouvre le terme d'objet *a*, que l'on retrouve opérer dans le symptôme, dont le noyau de jouissance résiste à sa réduction logique. Faute de repérer où situer légitimement son opération, l'analyste est condamné à rester le jouet aveugle de la fallace signifiante, alors qu'il s'agit, au terme de l'analyse de lever le voile que constitue cette fallace signifiante. Lacan précise : « Il [l'analyste] n'est lui-même qu'un jouet aveugle, et pris dans la fallace. Or, cette fallace, c'est justement la question qui se pose au terme de l'analyse.⁵⁵ »

À l'issue de ces développements, Lacan revient sur le schéma tripartite qu'il avait introduit dans son Séminaire de *La Relation d'objet*, où il situait, à partir du ternaire RSI (réel-symbolique-imaginaire), les trois modalités du manque d'objet, qu'il avait distinguées comme frustration, privation et castration. Dans notre présent séminaire il se sert à nouveau de ce schéma, non plus pour loger l'objet manquant, mais pour indiquer à chaque fois une position subjective corrélative. Cette nouvelle perspective répond à la visée de ce séminaire qui devait avoir pour titre *Les positions subjectives de l'être*. Elle indique que Lacan cherchait à impliquer le sujet dans les diverses déclinaisons de l'objet manquant. Ce qui se dessine dans le progrès de la réflexion de Lacan, c'est qu'à côté de l'identification signifiante du sujet, il y a à explorer une identification du sujet qui est à corréliser à l'objet *a*. Dans le schéma tripartite, la substitution du sujet à la place de l'objet manquant, conduit à envisager le sujet dans la diversité de ses positions. Il y aurait ainsi un sujet de la frustration, un sujet de la privation et un sujet de la castration. Le sujet de la frustration serait le sujet imaginaire, qu'analysent les analystes postfreudiens sous le nom de moi, comme en rend compte leur ego-psychologie. Le sujet de la privation serait le sujet réel, celui qui s'origine du 0. Lacan parle ainsi de l'émergence du sujet comme privation réelle, comme 0. Le sujet de la castration, peut-on l'appeler sujet symbolique ? C'est en tout cas celui qui est visé par Freud, quand il interprète la fin de l'analyse comme se heurtant à un roc, celui de la castration.

⁵⁵ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XII, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, op. cit., p. 188.